

paravant, se dévouait, avec un courage qui n'appartient pas à son sexe, au salut d'un inconnu.

—Jeanne, lui dit le chevalier, si j'abandonnais cet homme, je resterais déshonoré à tout jamais à mes propres yeux ! Je ne me dissimule pas néanmoins que ma tentative paraît insensée !... Que Dieu me protège ! Le devoir avant tout.

Le jeune homme épaula son fusil et fit feu : un lancier tomba mortellement atteint.

Sortant aussitôt du bois, de Morvan s'élança hardiment vers les Espagnols qui, déjà surpris et ébranlés par la chute de leur camarade, commencèrent à perdre leur ordre de bataille.

De Morvan comprit alors la résistance du beau Laurent.

Le flibustier avait versé dans un large chapeau les dix à quinze livres de poudre, ainsi que la provision de balles que contenait sa calebasse.

Portant ce chapeau devant lui, sous le bras gauche, de sa main droite il tenait un pistolet prêt, si ses ennemis osaient l'approcher à mettre le feu à cette mine d'une nouvelle espèce.

Il était incontestable que si la *Cinquantaine* se jetait sans hésiter sur lui, Laurent succomberait ; mais il n'était pas moins évident aussi que plusieurs Espagnols paieraient de la vie leur hardiesse.

Or, nul n'était tenté de se dévouer au triomphe de tous.

Ce sentiment d'égoïsme, très-convenable et très-naturel, faisait la force de beau Laurent.

A peine les lanciers eurent-ils aperçu le chevalier, qu'une dizaine d'entre eux abandonnèrent le blocus du flibustier pour courir à sa rencontre.

Le moment était solennel, la position critique : le jeune homme sentit instinctivement que s'il s'arrêtait pour recharger son arme se perdrait.

Il continua donc d'avancer.

Déjà les lances espagnoles menaçaient sa poitrine, quand un coup de feu, parti du bois, jeta un de ses agresseurs à bas de son cheval : les autres s'arrêtèrent.

Cette intervention et ce secours inespéré rendirent à de Morvan toute sa confiance et lui inspirèrent une heureuse idée : il se retourna vers la forêt, et se mit à crier de toutes ses forces de ses poumons.

—A moi, mes amis ! dépêchez-vous, les coquins vont nous échapper !

Aussitôt une dizaine de chiens furieux, avant-garde naturelle des boucaniers, apparurent dans la savane.

La présence des terribles animaux confirmait tellement la parole de de Morvan, que les Espagnols ne purent la mettre en doute.

Se figurant qu'à leur tour ils étaient tombés dans une embuscade de ladrones (voleurs) ainsi qu'ils appelaient les chasseurs de sangliers et de taureaux, ils tournèrent bride avec un rare empressement et s'enfuirent, semblables à une troupe de corbeaux qui prend son vol à la vue du chasseur.

—Merci, ma bonne et jolie Jeanne, murmura de Morvan avec un sentiment d'enthousiaste reconnaissance ? Sans toi, j'étais perdu ! Tu m'as sauvé d'une mort affreuse !

Quant au beau Laurent, c'est une justice à lui rendre, la déroute de la *Cinquantaine* n'amena ni un sourire de contentement, ni un signe de joie sur son visage.

Il se contenta de transvaser dans sa calebasse la poudre étalée dans le chapeau, et se dirigeant ensuite vers de Morvan :

—Mon ami, lui cria-t-il, je te remercie. Si jamais tu as besoin de Laurent... Ah bah ! c'est vous ! dit-il, en reconnaissant dans la

personne de son sauveur l'homme avec qui il devait se battre le lendemain ; vraiment vous manquez de chance ! Pourquoi diable m'avez-vous retiré du mauvais pas dans lequel je me trouvais engagé ?... C'est d'une maladresse qui n'a pas de nom. Après tout, vous ignorez sans doute qu'il s'agissait de moi ?... N'importe, je dois avouer que vous vous êtes courageusement conduit.

—En effet, monsieur, répondit de Morvan ne voulant pas engager la reconnaissance de son ennemi, je ne vous avais pas reconnu !...

Presque au même instant Jeanne arriva : la vue de la jeune fille parut causer un véritable plaisir au beau Laurent, qui lui sourit avec une expression de douceur et de bonté qui contrastait avec ses manières sèches et hautes.

—Ah ! chevalier Louis, que je suis donc contente que tu sois sorti victorieux de cette lutte si inégale, dit-elle à de Morvan, sans paraître remarquer le flibustier ! Je savais bien que tu étais brave ! Tiens, je t'aime encore davantage, si c'est possible.

C'est moi, Jeanne, qui suis en admiration devant ton courage ; sans ton intervention, je ne vivrais plus !

Le beau Laurent, en remarquant l'affectueuse familiarité qui existait entre la fille de Barbe-Grise et le chevalier ne put, lui si impassible devant la mort, réprimer un mouvement de dépit.

—Quoi, Jeanne, dit-il d'une voix presque émue, tu n'as pas une parole pour me souhaiter la bienvenue !...

—Tu sais bien que je ne t'aime pas, Laurent !

—Tu as tort, chère enfant, reprit le flibustier sans se formaliser de cette réponse, je te suis si dévoué !...

—Toi ! tu es un méchant !... Tu fais peur à tous le monde !... Si le chevalier Louis avait voulu me croire, à l'heure qu'il est, on te craindrait plus.

—Comment cela, si le chevalier avait voulu me croire ? répéta Laurent. N'ignorait-il donc pas au secours de qui il allait ?

—Lui, nullement : il t'avait reconnu avant de faire feu. N'est-ce pas qu'il a eu tort de ne pas te laisser massacrer par la *Cinquantaine* ?

Laurent garda un moment le silence, puis s'adressant à de Morvan :

—Monsieur, lui dit-il, l'honneur m'ordonne de reconnaître que votre conduite, dans cette circonstance, a été admirable. J'espère, toutefois, que vous voudrez bien ne pas vous en prévaloir pour éviter de me rendre la satisfaction que vous me devez.

—Votez doute à cette égard, est presque une nouvelle injure, répondit froidement de Morvan. Puisque vous entamez un sujet de conversation que vous auriez dû ne pas aborder, permettez-moi de vous faire une observation : c'est qu'en remettant à demain sous prétexte de maladie et de faiblesse un combat qui devait avoir lieu aujourd'hui, vous avez agi avec un sans façon et une tiédeur qui ne prouvent pas en faveur de votre caractère.

—Chevalier, répondit Laurent avec autant de politesse que de calme, je vous estime trop pour ne pas tenir à me disculper à vos yeux. Hier, lorsque j'écrivis à Montbars, j'étais très-souffrant. La nuit m'ayant été favorable, je me suis empressé ce matin de partir pour le Bois-Roger ; malheureusement, m'étant endormi, mon cheval a fait fausse route et m'a conduit dans la savane. A présent, voulez-vous que nous vidions tout de suite notre querelle ? Je suis à vos ordres. Seulement, je crois qu'il y aurait déloyauté et cruauté à forcer Fleur-des-Bois à assister à notre combat ; d'abord, parce que ce spectacle l'afflige-

rait, ensuite, parce que notre duel la priverait d'un défenseur dont elle peut avoir besoin, puisque les Espagnols rôdent dans les environs..

—Vos explications me suffisent, monsieur, dit de Morvan ; je les trouve justes et je les accepte.

—Alors, voulez-vous que, laissant reposer notre inimitié, nous ne nous considérions jusqu'à demain que comme deux hommes du monde ?

—Volontiers, monsieur. Toute nouvelle allusion, devant Fleur-des-Bois, à ce qui doit se passer, me serait désagréable. Causons de choses indifférentes. Apprenez-moi, je vous prie, comment il se fait que vous ayez pu tenir tête à la *Cinquantaine* ?

—Vous en savez autant que moi sur ce sujet.

—J'ai admiré, il est vrai, votre magnifique invention de la mine au chapeau : ce qui m'étonne, c'est que les lanciers, qui n'osaient vous approcher, ne vous aient point criblé de balles !... C'est sur ce fait que je vous demande une explication.

—Les lanciers espagnols ne portent jamais d'armes à feu !...

—Voilà qui est bizarre !...

—Nullement ! la crainte que nous inspirons à nos ennemis est telle que pour oser nous attaquer il faut qu'ils y soient forcés ! Dans les premiers temps de la guerre, les soldats espagnols, armés de mousquets, avaient pris l'habitude de tirer sur tous les arbres et les buissons qu'ils trouvaient sur leur chemin, sous prétexte que nous pouvions être cachés en embuscade. De cette façon, ils nous avertissaient de leur présence par leur bruit de leurs décharges, et évitaient le combat.

C'est pour mettre fin à cet état de choses, que le gouvernement a levé des *Cinquantaines* armées seulement de lances.

Pendant que le beau Laurent parlait, Fleur-des-Bois le regardait avec un étonnement qu'elle ne cherchait pas à cacher.

—Suis-tu, Laurent, s'écria-t-elle, que jamais je ne t'avais vu encore causer aussi tranquillement et aussi longtemps ! Ordinairement tu ne prononces que des paroles vilaines ou désagréables. Ne serais-tu plus aussi méchant ?

—Ma jolie Fleur-des-Bois, répondit le beau Laurent ; cette accusation venant de toi est injuste, car jamais je ne t'ai adressé un seul mot qui eût pu te faire de la peine.

—A moi, c'est possible ; mais aux autres ?

—Si j'ai toujours été bon pour toi, Jeanne, c'est que tu es la seule femme que j'aie rencontrée dont l'âme ne soit pas corrompue. Crois-moi, chère enfant, la fausseté des hommes est plus à craindre que la dent envenimée du serpent. Quand j'étais jeune, j'avais tout le monde ; je me figurais que chacun n'avait que mon bonheur en vue : j'ai payé si cher cette confiance, j'ai été si cruellement trompé, que j'en suis arrivé à ne plus voir que des monstres dans l'humanité entière ! Si je cause ainsi avec le chevalier Louis, c'est qu'il me paraît meilleur que les autres hommes ! Me comprends-tu ?

—Oh ! oui, je comprends que le chevalier Louis mérite d'être aimé, s'écria Fleur-des-Bois avec enthousiasme. Ce que tu viens de dire là, Laurent, me reconforte un peu avec toi... Je ne te déteste plus autant.

—Tu me détestais donc, Fleur-des-Bois ? demanda le beau Laurent d'un air sincèrement affecté, et qui surprit extrêmement de Morvan.

—Oui, certes, de tout mon cœur !

Le reste de la journée s'écoula sans amener aucun incident qui mérite d'être rapporté.

(A suivre.)